

Bells and whistles: more speculative realism de Graham Harman

Weird realism: Lovecraft and philosophy de Graham Harman

The quadruple object de Graham Harman

Circus philosophicus de Graham Harman

Towards speculative realism: essays and lectures de Graham Harman

Daniel Laforest

Numéro 255, hiver 2016

Le réalisme spéculatif

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81116ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laforest, D. (2016). *Bells and whistles: more speculative realism* de Graham Harman / *Weird realism: Lovecraft and philosophy* de Graham Harman / *The quadruple object* de Graham Harman / *Circus philosophicus* de Graham Harman / *Towards speculative realism: essays and lectures* de Graham Harman. *Spirale*, (255), 38–40.

SAINT GRAHAM CONTRE LE DRAGON DE LA MÉTAPHORE

PAR DANIEL LAFOREST

**BELLS AND WHISTLES :
MORE SPECULATIVE REALISM**

Zero Books, 310 p.

CIRCUS PHILOSOPHICUS

Zero Books, 92 p.

THE QUADRUPLE OBJECT

Zero Books, 157 p.

**TOWARDS SPECULATIVE REALISM :
ESSAYS AND LECTURES**

Zero Books, 212 p.

**WEIRD REALISM :
LOVECRAFT AND PHILOSOPHY**

Zero Books, 277 p.

de Graham Harman



Graham Harman est un spécialiste de Martin Heidegger. Il se concentre sur la théorie de l'objet-outil chez ce dernier, et il n'hésite pas à dire qu'en son absence ou dans l'éventualité de sa réfutation c'est sa propre pensée qui s'effondrerait en entier. Harman est d'autre part un ancien journaliste sportif natif de l'Iowa qu'un parcours fulgurant a amené à occuper la position de *distinguished professor* à l'Université américaine du Caire. C'est un philosophe qui marche sur un fil au cœur de l'institution universitaire. L'appui de sa pensée sur un seul pan d'une autre philosophie déjà sulfureuse (pour ne rien dire de la disgrâce aggravée du heideggérisme avec les « cahiers noirs » en cours de publication) est contrebalancée par sa productivité torrentielle. Il compte plus de dix livres en dix ans. Son confort professionnel est quant à lui constamment mis à mal par l'audace nerveuse de ses interventions publiques, de même que par une curiosité qui fait peu de cas des critères du bon goût institutionnel. Sa personnalité et sa voix donnent le ton de l'attitude d'insubordination partagée dans la nébuleuse du réalisme spéculatif en philosophie contemporaine.

On l'a compris, Graham Harman ne fait pas de la philosophie par quatre chemins. Le titre de son second ouvrage d'importance est *Guerilla Metaphysics* (2005). Ses textes publiés depuis – les plus courts réunis dans *Towards Speculative Realism*, *Circus Philosophicus*, et *Bells and Whistles* ; les plus longs sous les titres *The*

Quadruple Object et *Weird Realism : Lovecraft and Philosophy* – sont souvent bravaches, parfois outrecuidants, en particulier à l'endroit du poststructuralisme. Quant à la phénoménologie, Harman lui redonne une audace qui avait été dissoute dans le bavardage satisfait de ses variantes poétiques et théologiques. On revient moins aux choses mêmes qu'on ne se les prend en plein visage. Il n'y a pas d'habits neufs car il n'y a pas d'empereur à vêtir. Des alliés objectifs sont traqués parmi les auteurs et artistes mésestimés, les incongrus, ou ceux tombés en désuétude. H.P. Lovecraft, Marshall McLuhan, Clement Greenberg, Arthur Stanley Eddington, les peintres cubistes inspirent Harman au même titre. Une pensée réhabilitée est à ses yeux un trésor, mais dans la mesure où elle restera l'égale des autres pensées rencontrées sur le chemin. Il ne veut en aucun cas réinstaurer une hiérarchie des savoirs à l'intérieur de sa propre philosophie. Harman pratique la philosophie un peu comme le journaliste qu'il fut ; il considère le champ de la pensée contemporaine comme un stratège d'avant-match ; et il rythme ses conférences ou ses entrevues avec les respirations courtes du sportif en pleine performance.

Une philosophie violente

Comme les autres tenants du réalisme spéculatif, Graham Harman refuse de placer la pensée humaine sur un plan privilégié : « *La connaissance directe de quoi que ce soit est impossible car afin d'être vraiment directe, la*

connaissance d'une chose devrait être la chose elle-même » [je traduis les citations]. De fait, il n'y a de centralité nulle part. Harman veut destituer la pensée humaine « *élevée au-dessus du monde dans un espace venteux et étoilé d'où elle prétend voir les choses comme elles sont* ». Il prône pour ce faire le déplacement du « *site de la réalité vers le cœur des objets* ». Là commence sa philosophie qui se demande comment vivre dans un monde de choses après que les pensées du matérialisme strict et du relativisme critique ont été démasquées et accusées, par Harman, de réduction (*undermining*) pour les sciences pures, ou de surinterprétation culturelle (*overmining*) pour les sciences humaines. Quant à l'enflure spirituelle du holisme, Harman ne commet pas l'erreur de la sous-estimer. Il l'écarte avec énergie, en effectuant un déblayage au terme duquel est néanmoins maintenue une « *dualité à la racine de l'univers* ». Cette dualité n'est plus sise entre le sujet et l'objet (sémiotique), ni entre l'objet et l'esprit (Husserl), ni entre l'objet et l'être (Heidegger), ni même entre le flux et ses virtualités (bergsonisme, deleuzianisme). Elle se situe entre l'objet irréductible et ses relations infinies ; tous les objets, toutes les relations.

ON REVIENT MOINS AUX CHOSSES MÊMES QU'ON NE SE LES PREND EN PLEIN VISAGE.

Avec les termes de « chose » ou d'« objet » il est donc crucial de tout inclure, y compris les systèmes complexes, y compris les chimères, y compris les mots, et même les relations entre eux : « *tout ce qui a une réalité unifiée autonome de son contexte comme de ses propres composantes* ». Une machine n'est pas réductible à ses rouages. Un humain est davantage que ses organes. Mais à l'inverse, rouages et organes sont bien plus que ce que n'en connaîtront jamais la machine et l'humain. Ils sont en relation avec eux, mais ne les rencontrent jamais *en entier*. De même un atome dépasse toutes les mesures scientifiques qui s'y attachent. Et une culture est davantage que la somme de ses images, de ses discours, de ses clameurs, louables ou stupides. Aucune rencontre, à aucun des niveaux de la réalité, n'épuise l'essence des termes qui la composent. Autant il est vrai que la météorite qui frappe un astre inhabité ne « connaît » que le point de ce contact, et jamais ce qui fait de l'astre une chose entière, autant il est vrai que nos gestes et paroles jamais ne connaîtront l'essence réelle de ce dont on parle et qui pourtant existe *malgré* qu'on en parle. Les objets sont

susceptibles de toutes les combinaisons en surface (ce qui crée le temps et l'espace comme le théorise *The Quadruple Object*), alors qu'en profondeur ils restent refermés et cois dans leur essence singulière. Je le répète, Harman est un penseur brutal. Sauf que pour lui un texte est une expérimentation de la pensée, non un calque. Et la philosophie est l'amour d'une sagesse qu'on aime précisément parce qu'on ne la possède pas. Ce sont de tels amours qui poussent à l'audace. C'est habité par eux qu'on piétine des plates-bandes interdites pour venir chanter aux plus improbables balcons. Toutes les rencontres entre la philosophie et l'art sont placées sous leur signe.

Les écrits de Harman sont, en ce sens, *violents*. Mais ils aspirent aussi à une théorie de l'art et notamment de la littérature. Si la première est encore à venir, la seconde a connu son coup d'envoi avec le fascinant *Weird Realism : Lovecraft and Philosophy* où on constate combien l'exercice de la philosophie peut s'accommoder de l'enthousiasme le plus transi du fan de science-fiction et de culture populaire. Le livre est une réinterprétation de l'allusion et de la synonymie en tant que rapports au monde excédant le langage pour venir se situer au niveau des choses mêmes. Harman nous dit que si Lovecraft fascine encore, c'est seulement à cause d'un paradoxe. Il a édifié une mythologie populaire absolument matérialiste sans jamais faire autre chose que de dire son incapacité à décrire la réalité de ses créatures. Cthulhu est abominable parce que sa forme physique, et pas seulement la phonétique de son nom, ne peut être qu'une approximation de ce qu'il *est vraiment*. La fiction en sort penaude : ce sont les relations s'agitant sous sa surface qui nous sont montrées dans leur inépuisable, monumentale et constitutive réalité. L'horizon de l'ambition monstrueuse de Harman est ce qu'il a choisi d'appeler la *sincérité*. Nous sommes sincères mais les choses le sont aussi, lorsqu'elles « *rayonnent de leur vie propre* » et empêchent de réunir leurs qualités et leur être en un paquet de valeur unique.

Contre la métaphore : la sincérité naïve

Une personne sincère ne se contente pas d'une image pour exprimer ce qu'elle pense. Elle veut faire se rencontrer ses interlocuteurs et la réalité de ce qu'elle se sait être. La sincérité ne supporte pas que d'autres parlent en son nom, et encore moins d'avoir à être traduite, permutée, substituée. Bref la sincérité est étrangère à l'opération de la pensée qu'on connaît sous le nom de métaphore. On peut résumer le réalisme spéculatif en disant que

les philosophes – et non plus seulement les critiques culturels – tiennent désormais compte du monde encombré de choses dans lequel nous vivons sans vouloir les substituer l'une à l'autre, ni les condenser en des synthèses. Mais il est plus juste de dire que ce qui réunit vraiment les penseurs du mouvement consiste dans la reconnaissance de ce que les relations qu'on attribuait auparavant à des domaines distincts de la connaissance sont désormais, pour parler comme l'épistémologue Manuel De Landa, *interchangeables*. Par exemple, l'évolution s'applique aux matières inanimées autant que celles biologiques. Ce n'est pas une image, c'est littéral. Un programme informatique peut évoluer en transmettant le code de sa propre réplique à ses copies ; des mutations peuvent ensuite intervenir. Quand Harman considère les créatures imaginaires de Lovecraft, il fait comme si elles existaient au même titre que n'importe quelle autre chose du monde réel. Parce que la relation entre celui qui les voit (le personnage littéraire) et ce qu'elles sont pour lui comme pour nous (leur description dans le texte) est concrète. Je veux dire que cela se passe sur le même plan de la pensée. Il n'y a pas de saut qualitatif comme c'est le cas avec la métaphore. Ce point est crucial. C'est lui qui permet de considérer l'esthétique comme une manifestation concrète qui a lieu *devant* (plutôt que « dans ») la pensée. C'est également ce point qui permet d'éprouver une fascination égale devant une machine et un grain de sable, un tableau de maître ou un monstre imaginaire. Comme l'écrit Harman, tout objet « *n'est pas seulement protégé des autres objets à proximité par un bouclier vide, il renferme et entretient aussi un univers infernal en éruption constante* ». L'outil de pensée le plus puissant du réalisme spéculatif consiste à prendre les vessies, les lanternes, et chaque relation possible entre elles comme des choses à part entière. C'est-à-dire à se faire absolument naïf face à la métaphore et à refuser la subordination qu'elle impose des choses à leur signification.

Harman déploie cette puissance sous-estimée de la pensée dans quasiment tous ces textes. Et quand il choisit de composer des images au service de la philosophie, c'est en connaissance de cause. Lui prend alors l'ambition de revitaliser l'allégorie et le mythe. Le réjouissant *Circus Philosophicus* est composé de six descriptions d'objets imaginaires (manège de foire titanesque ; plateforme pétrolière pour philosophes ; bateau hanté) qui sont autant de démonstrations que la seule image ne subordonnant pas ses éléments à un sens dernier est le tableau allégorique dans lequel les choses restent significatives pour elles-

mêmes *en même temps* qu'elles le sont pour l'ensemble. Le réalisme spéculatif est en ce sens la première philosophie issue directement de la désagrégation des disciplines académiques compartimentées. Le refus de reconnaître à la métaphore (apanage de la pensée humaine) une perspective centrale (la création) est analogue au refus d'attribuer une essence à l'évolution biologique, et donc à l'humanité. Refus que les philosophes du réalisme spéculatif partagent avec tout un pan de l'anthropologie sociale et de la biologie aujourd'hui, notamment chez le très médiatisé Richard Dawkins. La philosophie de Harman va plus loin en évacuant la métaphore entièrement. C'est son radicalisme.

À quoi cela sert-il ? En quoi y a-t-il matière à intérêt pour le non-spécialiste ? On peut répondre avec Harman que pour que le changement comme principe soit possible – et donc l'identité, la descendance, l'histoire, l'art – il faut que chaque objet conserve une essence. « *Si les gens, les classes et les sociétés ne sont que leurs relations, alors ils sont déjà tout ce qu'ils seront jamais, et ne possèdent ni la raison ni la capacité de changer.* » Quand les générations passent, reste le goût de penser avec fraîcheur des choses autrement usées jusqu'à la corde. Cela a pour effet de préserver ces choses de leur dilution dans la mièvrerie, le consensus, le politiquement correct et le prêt-à-porter philosophique qui les guettent précisément à cause de leur caractère faussement commun. Qu'est-ce donc qu'une philosophie pour notre temps ? C'est une philosophie sachant diagnostiquer sous le fatras des phénomènes l'épuisement des mécanismes qui, non par mauvaise foi mais par habitude, ont fini par s'arroger le droit exclusif de donner à chacun de ces phénomènes un nom et une explication.

Quiconque a compris qu'on peut parler *de la même façon* aussi bien de Cthulhu, de l'amitié, de la nostalgie, du feu, de la table, de la Russie, des pissenlits, de l'automobile, de la neige, de son aïeul, des roches, des fantômes, des quarks, de la naissance ou de la mort, a compris Graham Harman. A compris qu'une tâche possible et urgente pour la philosophie est de retrouver l'amour du monde. Non pas la félicité d'une contemplation béate ; plutôt les essais et erreurs, les frottements et secousses, les palpitations et soupirs, les miroitements, la ferveur, en un mot *l'érotisme* d'une plongée au milieu des choses qui n'ont pas besoin de nous pour exister. ■